

Dicté en 1939, tenu secret pendant 30 ans,
ce texte divulgué en 1971 est ici publié
pour la première fois en français.

Manuel Quintín Lame

LES PENSÉES
DE L'INDIEN QUI
S'EST ÉDUQUÉ
DANS LES FORÊTS
COLOMBIENNES

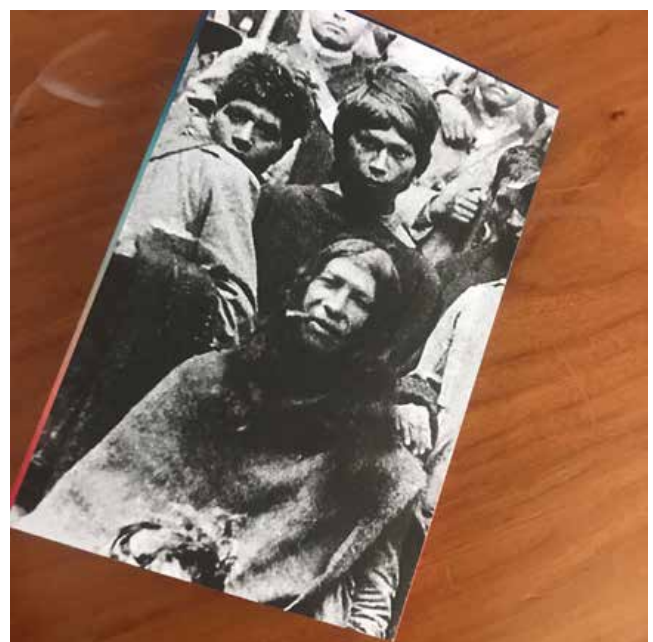
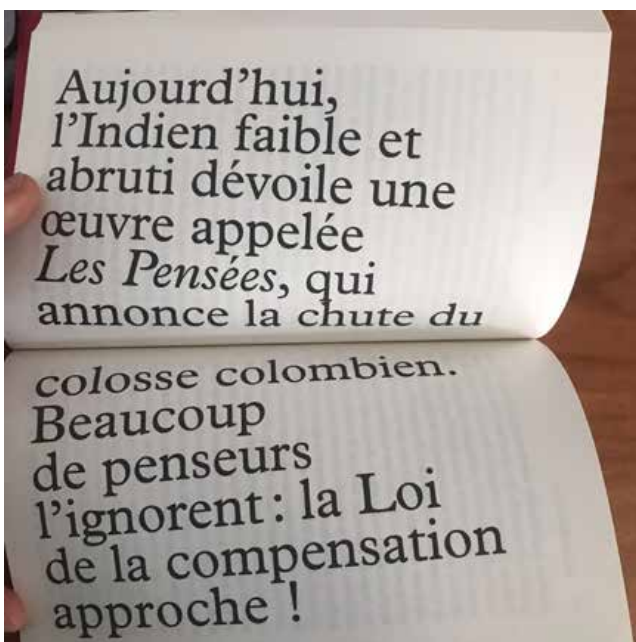
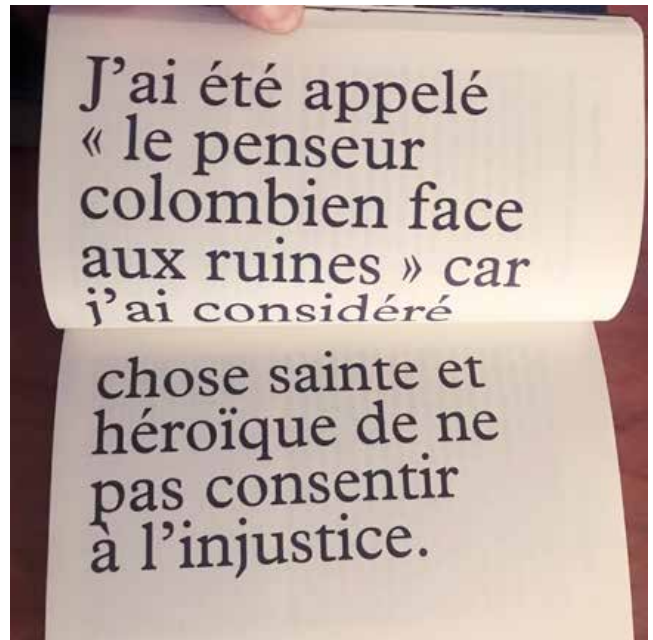
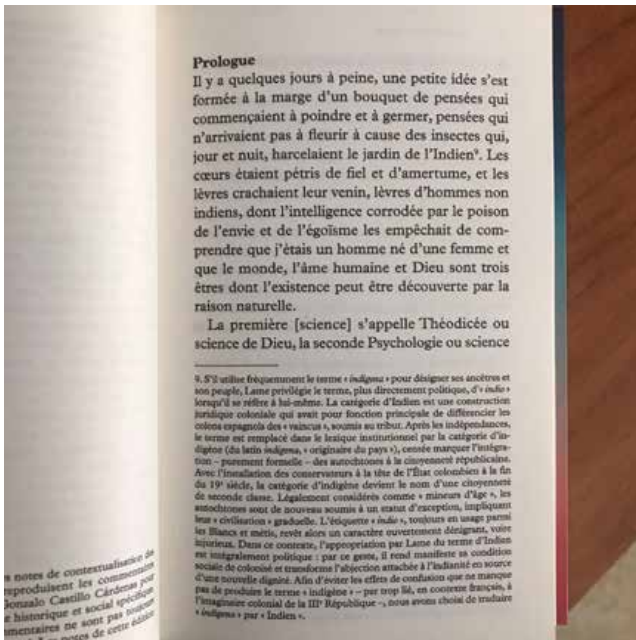
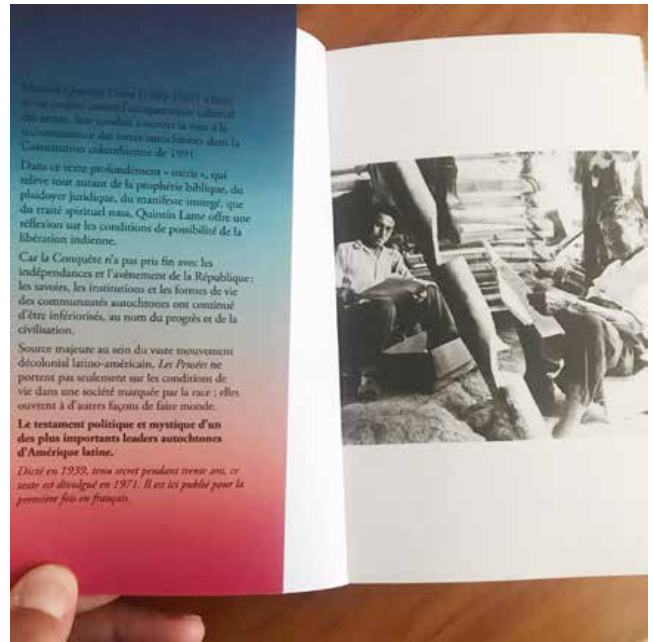
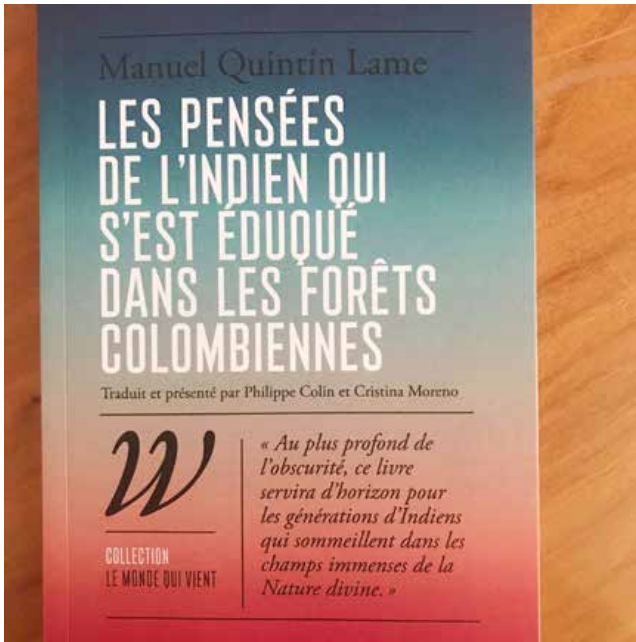
Traduit et présenté par Philippe Colin et Cristina Moreno

W

COLLECTION
LE MONDE QUI VIENT

« Au plus profond de
l'obscurité, ce livre
servira d'horizon pour
les générations d'Indiens
qui sommeillent dans les
champs immenses de la
Nature divine. »

PARUTION 5 MAI 2023



PARUTION 5 MAI 2023

MANUEL QUINTÍN LAME
**LES PENSÉES DE L'INDIEN QUI
S'EST ÉDUQUÉ DANS LES FORÊTS
COLOMBIENNES**

Traduit et présenté par Philippe Colin et Cristina Moreno



Le testament politique et mystique d'un des plus importants leaders autochtones d'Amérique latine.

Manuel Quintín Lame (1880–1967) a lutté sa vie entière contre l'accaparement colonial des terres. Son combat a ouvert la voie à la reconnaissance des terres autochtones dans la Constitution colombienne de 1991.

Dans ce texte profondément « métis », qui relève tout autant de la prophétie biblique, du plaidoyer juridique, du manifeste insurgé, que du traité spirituel nasa, Quintín Lame offre une réflexion sur les conditions de possibilité de la libération indienne.

Car la Conquête n'a pas pris fin avec les indépendances et l'avènement de la République : les savoirs, les institutions et les formes de vie des communautés autochtones ont continué d'être infériorisés, au nom du progrès et de la civilisation.

Source majeure au sein du vaste mouvement décolonial latino-américain, Les Pensées ne portent pas seulement sur les conditions de vie dans une société marquée par la race ; elles ouvrent à d'autres façons de faire monde.

Dicté en 1939, tenu secret pendant trente ans, ce texte est divulgué en 1971. Il est ici publié pour la première fois en français.

MANUEL QUINTÍN LAME (1880-1967), fils de métayers travaillant dans une hacienda, est désigné en 1914, par quelques dizaines de rebelles, « chef, représentant et défenseur général » des Indiens d'une vaste région de la cordillère des Andes. Les revendications de son mouvement incluent la défense de l'intégrité des réserves, la récupération des terres communales englouties par l'expansion des haciendas, et l'expulsion des Blancs des territoires ancestraux. L'insurrection durera jusqu'au début des années 1920. Manuel Quintín Lame est arrêté, torturé et emprisonné à de multiples reprises.

Cristina Moreno est docteure en histoire et traductrice. Elle est cofondatrice du collectif de traduction Les Traverses.

Philippe Colin est maître de conférences en civilisation de l'Amérique latine, notamment coauteur de Pensées décoloniales : une introduction aux théories critiques d'Amérique latine (avec Lissell Quiroz, Zones, 2023).



Table des matières

Avant-propos : Les vies de l'Indien-loup 21

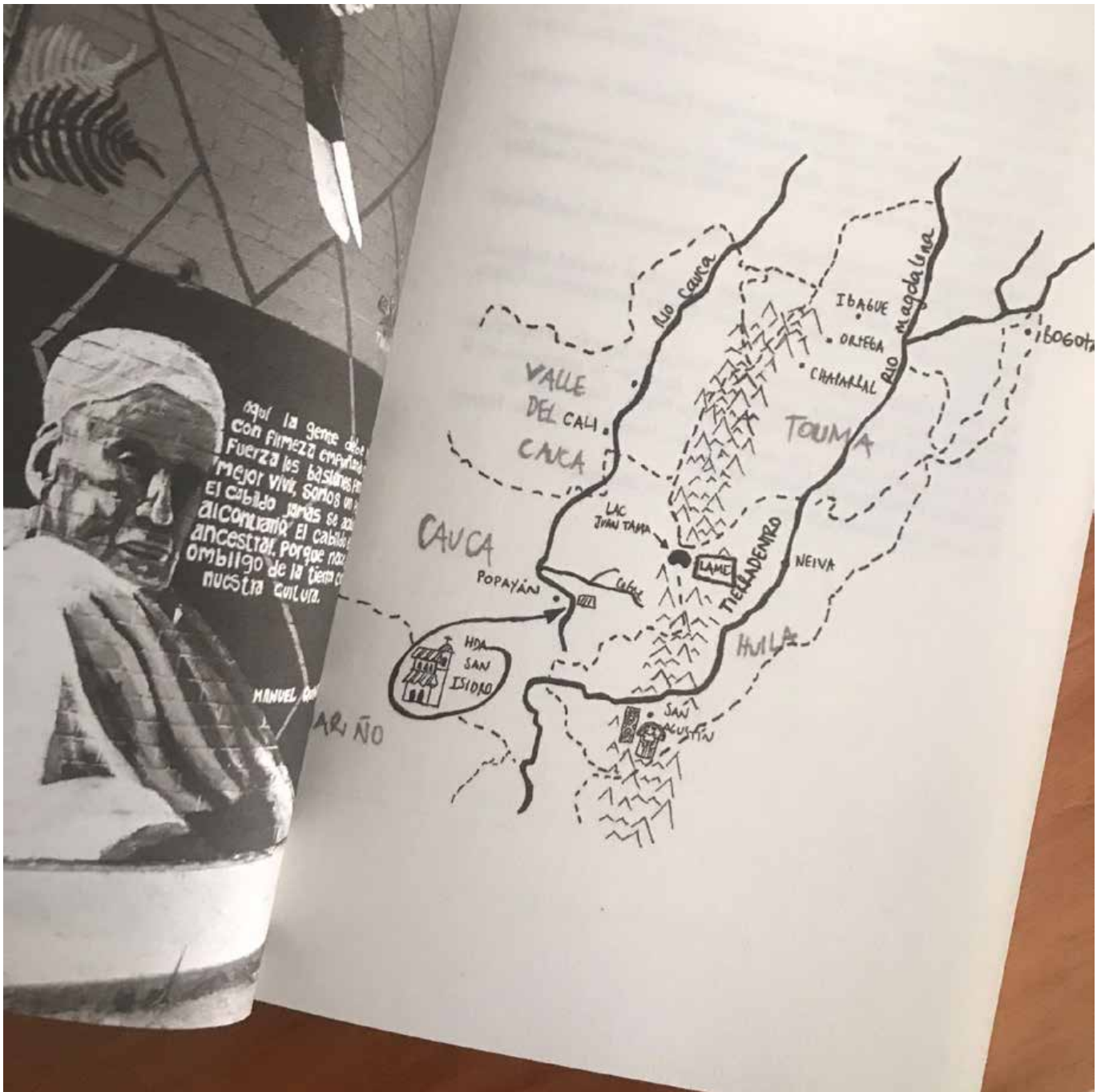
LIVRE PREMIER

Prologue	33
I. L'homme indien qui reçoit ses leçons de la Nature	45
II. L'image de la pensée de l'Indien	49
III. La vertu de l'Indien couvé par la Nature dans la mère-forêt	56
IV. La préhistoire de la race indienne avant le 12 octobre	62
V. L'expérience	67
VI. Le passage du temps et de l'homme	70
VII. L'audience	75
VIII. L'instruction : mensonge et supercherie contre l'Indien inculpé	84
IX. Le pilier de l'homme indien dans l'obscurité	91
X. Le paradis de la justice	99
XI. Les brumes de la pensée de l'Indien éduqué dans la mère-forêt	104

LIVRE SECOND

I. Le pollen de l'humanité	115
II. Le Palais de la Sagesse	121
III. Le mariage et l'amour	130
IV. Le jugement injuste de l'Indien qui est descendu de la montagne à la vallée de la civilisation	138
V. La manne spirituelle de l'homme	145
VI. L'ami de l'homme	150
VII. L'esprit du petit Indien qui écrit cette œuvre	157
VIII. La naissance de la source au milieu de l'obscurité	162
IX. Les trois demeures de l'oiseau de l'immortalité de l'homme	166
<i>Postface</i>	177

Quintin Lame en quelques lieux



« Là où *Les Pensées* ont lieu. »
Carte Cristina Moreno.

Quintín Lame et son héritage en quelques dates

12 octobre 1492 : début de la Conquête

-

1880 • Naissance à El Borbollón, Cauca (Colombie), de Mariano Lame et de Dolores Chantre, d'origines autochtones diverses.

1911 • Pendant une période d'importants conflits agraires dus au développement de l'élevage, Quintín Lame étudie le droit colombien de manière autodidacte, ce qui va lui permettre d'aider les indigènes à faire valoir leurs droits sur les terres qu'ils occupent face aux grands propriétaires terriens

1910s • Jouissant d'une grande autorité auprès des indigènes du sud de la Colombie, il planifie avec les autorités locales indigènes un soulèvement qui devait avoir lieu le 14 février 1915 et permettre d'établir une « petite république » d'indiens Ghiquitos, mais est capturé le 22 janvier, avant le début du soulèvement.

1917 • La capture de Lame et de ses principaux lieutenants en 1917, après une chasse à l'homme de plusieurs mois, et la campagne de terreur menée par l'armée et les milices locales contre les militants sonnent le glas de la première phase de la rébellion lamiste.

1917-1921 • En prison, il commence l'écriture de son livre, qui sera retranscrit par le sociologue et théologien de la Libération Gonzalo Castillo, et publié en 1971 sous le titre *En defensa de mi raza*.

1922 • Devenu persona non grata dans le département du Cauca, Lame s'installe plus au nord en 1922, où il tente de construire les bases d'une démocratie indienne directe et autonome – en créant, notamment, un organe délibératif et exécutif, le Conseil suprême des Indes.

1967 • Mort à Ortega.

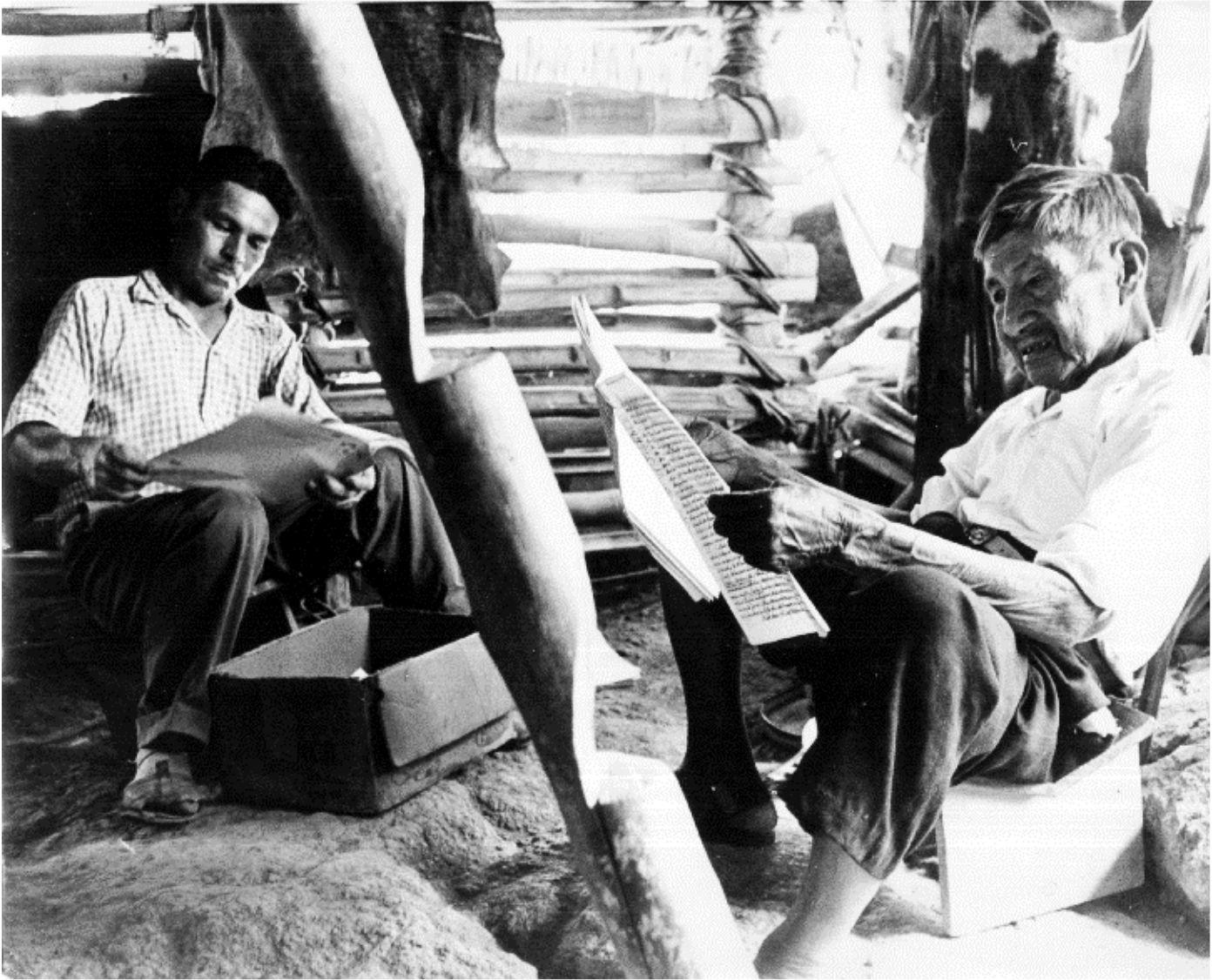
-

1970 • En 1970, le sociologue et théologien de la libération Gonzalo Castillo lance un travail de recherche militante qui le met sur la trace d'un manuscrit perdu.

1980s • Ses idées inspirent un groupe armé actif à la fin des années 1980, le Mouvement armé Quintín Lame, qui se démobilise en 1991 et participe à l'Assemblée Constituante.

1991 • Plusieurs des idées de Quintín Lame se sont vues consacrées dans la Constitution de 1991 de la Colombie

2008 • Depuis 2005, des communautés nasas du nord du Cauca, regroupées au sein du Mouvement des sans-terre – Petits-fils de Quintín Lame (MST-NQL), ont lancé le processus de « Libération de la Terre-Mère », par lequel elles entendent non seulement récupérer les territoires ancestraux dont elles ont été expulsées mais aussi les revitaliser.



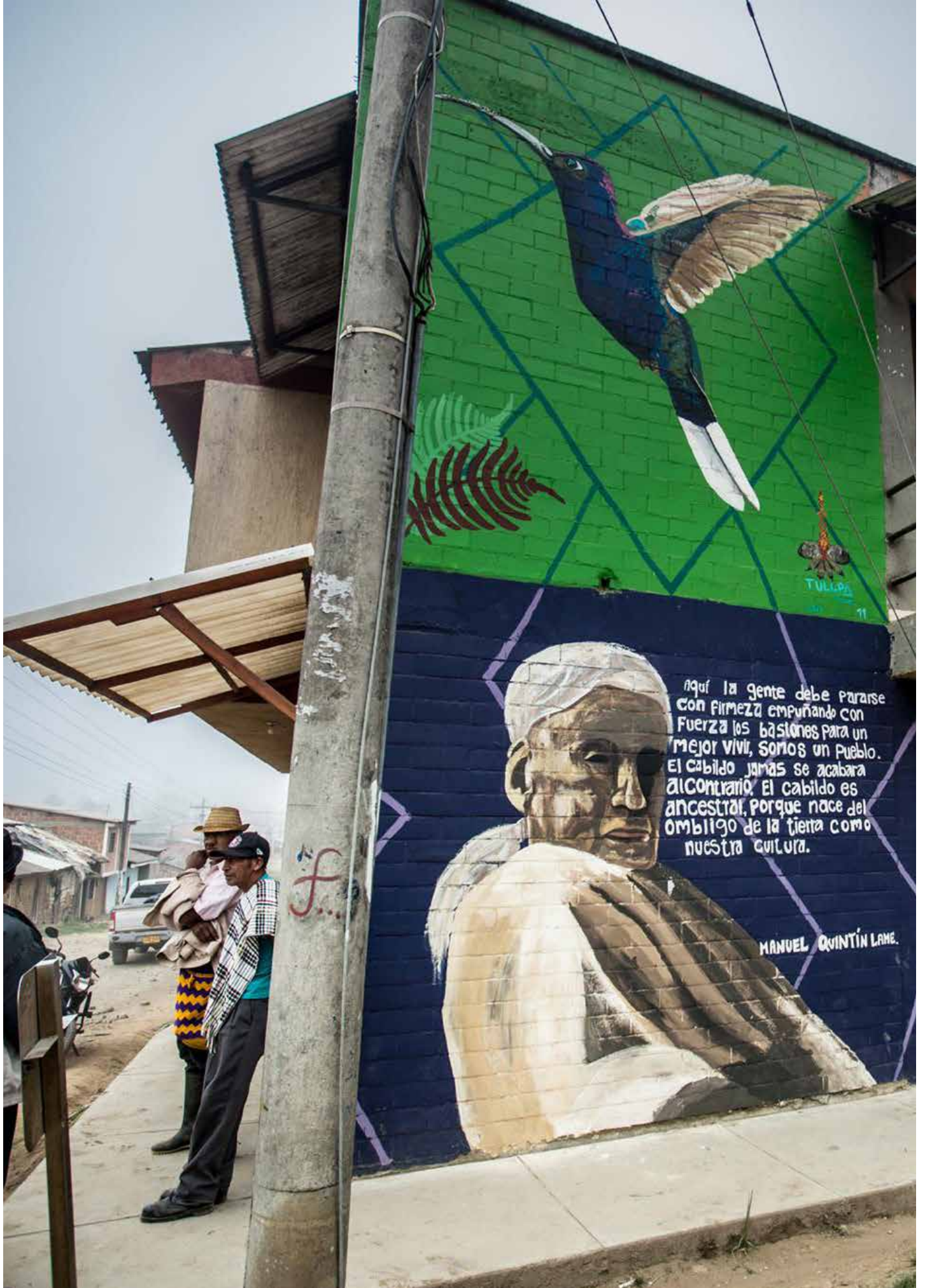
1971. Le déterrement des *Pensées*. Gabriel Yaima (membre du *cabildo*) et Abel Tique (dernier secrétaire de Manuel Quintín Lame) exhument le manuscrit.



Si le long combat de Lame fut finalement enseveli sous la violence de la répression, la mémoire du vieil Indien et de ses *mingas* a persisté à irriguer souterrainement les communautés et les mouvements autochtones de la région. En 1970, le sociologue et théologien de la libération Gonzalo Castillo lance un travail de recherche militante en collaboration avec le *cabildo* – le conseil communal autochtone – d’Ortega. Conformément aux méthodes et aux objectifs du groupe La Rosca dont il fait partie, Gonzalo Castillo cherche à coproduire un savoir critique mobilisable par les communautés dans les luttes agraires locales. Au cours de son séjour de recherche-action, Gonzalo Castillo participe avec une cinquantaine de « patriotes indiens » à un pèlerinage à la tombe de Manuel Quintín Lame¹. Lors de la cérémonie d’hommage, Castillo est saisi par la puissance politique des textes lus par les militants. Il acquiert progressivement la conviction qu’ils se rattachent à un corpus plus vaste, auquel la communauté se réfère en parlant de « la doctrine et la discipline ». Six mois plus tard, des membres du *cabildo* lui présentent un manuscrit de 118 pages *in-folio*, « à moitié consumé par le temps et les mites », qui avait été enterré pendant trente ans, à l’abri des puissants dispositifs d’oubli de la mémoire hégémonique. Il affiche sur la première page un titre puissamment suggestif : *Los pensamientos del indio que se educó dentro de las selvas colombianas*. Avec l’accord du *cabildo*, Castillo le retranscrit et, dans le cadre de la politique éditoriale de promotion des savoirs populaires et militants menée par La Rosca, le publie sous le titre *En defensa de mi raza*². »

1. Gonzalo Castillo-Cárdenas, *Liberation Theology from Below: The Life and Thought of Manuel Quintín Lame*, New York : Orbis Books, 1987, p. 1.

2. Manuel Quintín Lame Chantre, *En defensa de mi raza*, Bogota : Rosca de Investigación y Acción Social, 1971.



La mémoire vivante du vieux guerrier. Village de Pueblo Nuevo (Cauca).
Photographie Tomás Méndez.

Avant-propos Les vies de l'Indien-loup

[...] car ni les choses passées ne passent,
ni les choses futures n'adviennent.

Manuel Quintín Lame

Qu'un lecteur français puisse aujourd'hui tenir entre ses mains *Les Pensées de l'Indien qui s'est éduqué dans les forêts colombiennes* n'a rien d'une évidence, tant les forces de l'ordre néocolonial, sous ses formes étatiques, religieuses ou économiques, se sont employées à faire taire et à proscrire son auteur, et à reléguer son œuvre et sa mémoire dans l'insignifiance. La persistance de sa pensée ne doit pourtant rien au hasard. Elle est le résultat de la résistance opiniâtre des communautés autochtones du centre et du sud de la Colombie qui ont prolongé et sans cesse réactualisé sa puissance politique. Entre occultation, oubli et résurgence, la trajectoire de la mémoire collective autour de Manuel Quintín Lame épouse celle des luttes autochtones depuis la deuxième moitié du 20^e siècle. Des luttes pour la récupération des territoires des années 1930 et 1940 à la reconnaissance constitutionnelle de la diversité ethnique du pays au début des années 1990, en passant par l'émergence d'organisations politiques autochtones dans les années 1970, la permanence de la figure de « l'Indien-loup » dans la mémoire des communautés n'a rien d'une statufication révérencieuse : sans cesse investie de nouvelles significations en fonction du présent des luttes, elle appartient à une mémoire vivante dans laquelle se déploient les attentes, les anticipations et les aspirations décoloniales des peuples autochtones du sud de la Colombie. C'est dans les sédimentations profondes et complexes de ces luttes politiques et culturelles que ce traité, empreint de messianisme, de religiosité populaire, de théologie savante et de cosmovisions nasas, nous invite à nous immerger.

La figure de Manuel Quintín Lame (1880¹-1967) a de quoi désorienter. À rebours de « l'Indien hyperréel » auquel nous a habitués une littérature militante, Lame est un personnage complexe, impur, dont l'indianité déjoue toutes les définitions essentialisantes². N'étant pas né au sein d'une terre réservée (*resguardo*), il n'était pas, selon la taxonomie étatique, un « indigène » ; il ne parlait pas nasa yuwe, la langue de ses ancêtres, mais espagnol ; il a vécu la plus grande partie de sa vie loin des territoires nasas ; il savait lire et écrire ; il a fréquenté intensément les bibliothèques et les archives ; il a été, sa vie durant, un catholique fervent, tout en développant une lecture hérétique de la Bible ; un temps compagnon de route du parti socialiste colombien, il

s'est ensuite rapproché du parti conservateur avant de rejeter toute politique partisane ; il prônait la séparation d'avec les Blancs tout en s'identifiant à la patrie colombienne ; il déniait toute légitimité au droit positif colombien mais y eut systématiquement recours pour faire avancer sa cause. Cet enchevêtrement d'expériences, d'identités, de loyautés croisées ou contradictoires ne relève pourtant pas d'une singularité propre à Lame : il rend compte de la manière dont les autochtones ont dû en permanence, depuis la Conquête, négocier leur identité, s'approprier les codes de la culture occidentale et se réinventer pour résister à la brutalité de la domination raciale et à la dislocation de leur monde, assailli par les agressions successives de la propriété privée, de l'accumulation capitaliste et de l'État.

Comme beaucoup de descendants nasas, Lame est né et a passé son enfance dans une hacienda. Ses parents étaient des *terrajeros*, des péons-métayers, qui devaient payer l'usage d'un lopin de terre en travaillant pour le compte du propriétaire de l'hacienda. Jusqu'au début du 19^e siècle, les communautés autochtones du sud de la Colombie étaient parvenues à conserver une autonomie relative face au pouvoir central. Réfugiées dans les hauteurs de la cordillère depuis leur défaite militaire face aux envahisseurs espagnols au 17^e siècle, elles avaient su tirer avantage de la politique coloniale de réduction des populations autochtones en transformant les *resguardos* concédés par le pouvoir en un mécanisme de protection des territoires et des structures communales. L'intégration des espaces jusque-là négligés et apparemment sans valeur de la cordillère centrale à l'économie capitaliste à la fin du 19^e siècle marqua le début d'une seconde colonisation, mue par les booms successifs de l'économie agro-exportatrice et extractiviste³. L'avancée de la grande propriété et de l'élevage sur les hautes terres longtemps inaccessibles de Tierradentro constitua un point de rupture, contraignant de nombreux membres des communautés, dépossédés de leurs moyens de subsistance, à quitter les *resguardos* et à survivre, telle la famille de Lame, comme péons-métayers dans les haciendas environnantes. Ce processus de dépossession foncière put compter sur le soutien, actif ou passif, des autorités régionales et nationales. Il réalisait en effet, sur le terrain, ce qui constituait, par-delà les affiliations politiques, l'un des projets centraux de la République : la liquidation, au nom de la nécessaire modernisation du pays, de la communauté autochtone dans ses formes politiques, éthiques et territoriales. Dans la grammaire de l'État-nation, la séparation de l'Indien d'avec son *resguardo* impliquait nécessairement un basculement catégoriel : il devenait *ipso facto* un ex-Indien, un paysan métis.

C'est dans cet univers social étroit, marqué par l'aliénation, la sujétion radicale et l'emprise de la territorialité coloniale, qu'a grandi Manuel Quintín Lame. La trajectoire de Lame bifurque lorsqu'il est enrôlé en 1901 dans les troupes conservatrices et envoyé dans le département de Panama pour combattre l'armée libérale. L'élargissement de l'horizon social que lui apporte la conscription va lui permettre

1. L'incertitude plane sur la date exacte de la naissance de Lame. Alors qu'il déclare être né en 1883, la plupart des historiens affirment, en s'appuyant sur les registres paroissiaux de Puracé, qu'il serait né trois ans plus tôt, sous le nom de Juan Quintín Lame.

2. Alcida Rita Ramos, « The hyperreal Indian », *Critique of Anthropology*, 1994, vol. 14, n° 2, p. 153-171.

3. María Teresa Findji et José María Rojas, *Territorio, economía y sociedad páez*, Cali : Universidad del Valle, 1985.

de se dégager de la logique de l'isolement qui régit le monde de l'hacienda. À son retour dans le Cauca, avec l'aide d'avocats affiliés à l'aile radicale du parti libéral, il se plonge dans l'étude du droit et commence à élaborer une critique acérée du régime foncier en vigueur, adossée à une conception renouvelée de l'indianité. Pour Lame, les terres des haciendas revenaient de plein droit aux Indiens dépossédés, en vertu d'un « droit supérieur » (« *derecho mayor* ») – celui de l'ancestralité de l'habitation des territoires – qui renvoie le régime d'occupation de l'espace en vigueur, défini par la logique de la propriété privée, à la violence originelle dont il est l'héritier, celle de la Conquête. À partir de 1910, armé de cette interprétation à rebrousse-poil de l'histoire dominante et du droit, Lame entame un travail pédagogique auprès des *terrajeros* de la région, multipliant les *mingas*⁴ où il expose l'illégitimité fondamentale de l'occupation coloniale des terres et prêche la révolte contre les grands propriétaires blancs. Manuel Quintín Lame, dont l'aura et la réputation d'invincibilité se répandent partout dans les communautés nasas, est désigné en 1914 « chef, représentant et défenseur général des communautés indigènes du Cauca ». C'est le début de la *Quintiada*, le premier et le plus vaste soulèvement autochtone de l'ère républicaine en Colombie. Occupation de terres, pillage d'haciendas, prise de hameaux, harcèlement des forces de l'ordre : pendant six ans, les rebelles multiplient les actions de résistance. La peur se répand chez les Blancs qui agitent le spectre d'une « guerre des races » et appellent à la militarisation de la région. La capture de Lame et de ses principaux lieutenants en 1917, après une chasse à l'homme de plusieurs mois, et la campagne de terreur menée par l'armée et les milices locales contre les militants sonnent le glas de la première phase de la rébellion lamiste.

Devenus *personae non gratae* dans le département du Cauca, Lame et ses plus proches collaborateurs s'installent plus au nord en 1922, dans le département du Tolima, où vivaient quelques communautés pijaos qui luttèrent pour défendre leurs terres communales contre les assauts des grands propriétaires. Si, dans un premier temps, Lame tente de construire les bases d'une démocratie indienne directe et autonome – en créant, notamment, un organe délibératif et exécutif, le Conseil suprême des Indes –, la violence de la répression orchestrée par les grands propriétaires et les autorités locales le contraint à adopter une stratégie legaliste et à négocier directement avec les autorités nationales. Malgré les persécutions incessantes que subissent Lame et ses partisans, cette stratégie s'avère payante : elle aboutit à la reconstitution et à la reconnaissance officielle du *resguardo* d'Ortega et Chaparral par l'État colombien en 1939. La victoire est cependant de courte durée : la région est submergée à la fin des années 1940 par une vague de violence politique qui débouche sur la dispersion du mouvement lamiste et le déplacement des communautés. Jusqu'à sa mort le 7 octobre 1967, Lame poursuit son travail de défense des territoires, prêtant son expertise juridique aux communautés en lutte. La proscription de Lame, qui avait passé plus de dix-huit années de sa vie en prison, s'étendit au-delà de sa

mort : les autorités d'Ortega refusèrent qu'il fût enterré dans le cimetière municipal. Sa dépouille fut ensevelie par une poignée de militants sur le sommet d'une colline à l'extérieur de la ville.

Si le long combat de Lame fut finalement enseveli sous la violence de la répression, la mémoire du vieil Indien et de ses *mingas* a persisté à irriguer souterrainement les communautés et les mouvements autochtones de la région. En 1970, le sociologue et théologien de la libération Gonzalo Castillo lance un travail de recherche militante en collaboration avec le *cabildo* – le conseil communal autochtone – d'Ortega. Conformément aux méthodes et aux objectifs du groupe La Rosca dont il fait partie, Gonzalo Castillo cherche à coproduire un savoir critique mobilisable par les communautés dans les luttes agraires locales. Au cours de son séjour de recherche-action, Gonzalo Castillo participe avec une cinquantaine de « patriotes indiens » à un pèlerinage à la tombe de Manuel Quintín Lame⁵. Lors de la cérémonie d'hommage, Castillo est saisi par la puissance politique des textes lus par les militants. Il acquiert progressivement la conviction qu'ils se rattachent à un corpus plus vaste, auquel la communauté se réfère en parlant de « la doctrine et la discipline ». Six mois plus tard, des membres du *cabildo* lui présentent un manuscrit de 118 pages *in-folio*, « à moitié consommé par le temps et les mites », qui avait été enterré pendant trente ans, à l'abri des puissants dispositifs d'oubli de la mémoire hégémonique. Il affiche sur la première page un titre puissamment suggestif : *Los pensamientos del indio que se educó dentro de las selvas colombianas*. Avec l'accord du *cabildo*, Castillo le retranscrit et, dans le cadre de la politique éditoriale de promotion des savoirs populaires et militants menée par La Rosca, le publie sous le titre *En defensa de mi raza*⁶.

La publication du texte en 1971 coïncide, dans un contexte de radicalisation des luttes paysannes dans tout le pays, avec le deuxième grand moment des luttes autochtones dans le sud de la Colombie : l'émergence d'une puissante organisation autochtone supra-ethnique, le Conseil régional indigène du Cauca (CRIC), qui, dans son programme, reprend presque point par point les mots d'ordre formulés par Manuel Quintín Lame, cinquante ans plus tôt. Alors que l'image de l'Indien-loup semble sévanouir, la constellation des événements l'arrache une nouvelle fois au passé historique et le ramène dans l'à-présent des luttes : *Les Pensées* commencent à circuler de main en main parmi les militants du CRIC et à faire l'objet d'intenses débats lors des assemblées politiques. En 1984, alors que les luttes pour la récupération des terres basses au nord du Cauca s'exacerbent et que la répression décime les files des dirigeants du CRIC, un groupe de militants nasas décide de répondre à la violence par les armes et fonde le Mouvement armé Quintín Lame (MAQL). Très différent des guérillas de gauche qui opèrent alors en Colombie, le MAQL, placé sous le commandement des *cabildos*, reste jusqu'à sa démobilisation en 1990 une structure militaire fondamentalement communautaire,

5. Gonzalo Castillo-Cárdenas, *Liberation Theology from Below: The Life and Thought of Manuel Quintín Lame*, New York : Orbis Books, 1987, p. 1.

6. Manuel Quintín Lame Chantre, *En defensa de mi raza*, Bogota : Rosca de Investigación y Acción Social, 1971.

4. Le terme, d'origine quechua, désigne un travail collectif en vue d'un objectif commun.

orientée vers l'autodéfense, la protection de l'autonomie et le combat contre l'occupation coloniale des territoires ancestraux.

Si la Constitution multiculturelle de 1991 a posé les bases d'une autonomie politique, culturelle et juridique des peuples autochtones et afrodescendants du pays, l'institutionnalisation des politiques de la reconnaissance a aussi été une stratégie de capture et de cooptation des mouvements. Le cadre légal de la reconnaissance des *resguardos* n'a pas apaisé les luttes territoriales, qui demeurent d'une tragique actualité dans le sud-est de la Colombie et paraissent resurgir du temps spiralaire avec une sinistre récurrence. Face au clientélisme et à la corruption qui cherchent à démanteler les droits consacrés par la Constitution, face aux exactions des milices paramilitaires qui agissent souvent de concert avec l'agrobusiness, les communautés font plus que jamais appel à cette double stratégie lamiste qui consiste en une savante articulation entre action directe et combat juridique. Depuis 2005, des communautés nasas du nord du Cauca, regroupées au sein du Mouvement des sans-terre – Petits-fils de Quintín Lama (MST-NQL), ont lancé le processus de « Libération de la Terre-Mère », par lequel elles entendent non seulement récupérer les territoires ancestraux dont elles ont été expulsées mais aussi les revitaliser. L'action combine occupation des terres, éradication des monocultures légales (canne à sucre) et illégales (coca, marijuana), reforestation et protection de la biodiversité, afin de rendre à la terre sa fonction nourricière et de défendre la vie. En parallèle, afin d'enrayer les logiques néropolitiques à l'œuvre, les communautés autochtones du Cauca se sont dotées d'un réseau de protection communautaire composé d'hommes et de femmes non armés. La *guardia indígena*, dont la figure tutélaire est Quintín Lama, s'attelle à débusquer, sanctionner – selon ses propres modes d'exercice de la justice – et expulser les organisations armées illégales, ainsi que les forces régulières des territoires collectifs.

L'histoire a donné tort à tous ceux qui, jusqu'à il y a peu, ont fait de la pensée de Lama un reste anachronique, l'ultime spasme d'une prémodernité moribonde. Si *Les Pensées* font aujourd'hui l'objet d'un intérêt académique renouvelé, qui dépasse l'approche ethnologique longtemps dominante, elles se sont surtout disséminées au sein des communautés autochtones du sud de la Colombie sous des formes qui excèdent sa simple textualité : lues et discutées dans des assemblées politiques, des ateliers d'éducation populaire, elles font aujourd'hui partie intégrante du présent vécu des résistances autochtones⁷. Cette métabolisation dynamique d'une pensée d'un autre temps vient nous rappeler que le temps de l'histoire linéaire, ce temps successif qui s'épuise dans le présent, est un temps mutilé, et que des trajets issus d'autres temporalités, dès lors qu'ils retrouvent leur territorialité fondamentale, peuvent non seulement se mettre à parler, mais contribuer à remettre « la parole en marche ». Dans la conception grammaticale du temps propre aux peuples nasas et misaks, le passé est toujours devant nous⁸.

7. Joanne Rappaport, « Manuel Quintín Lama hoy », dans Manuel Quintín Lama, *Los pensamientos del indio que se educó dentro de las selvas colombianas*, Cali : Editorial Universidad del Cauca, 2004, p. 51-101.

8. Luis Guillermo Vasco Uribe, « La lucha guambiana por la recupera-

C'est lui qui, sans cesse, désobture l'à-venir et rend possible le déploiement d'un monde habitable.

*

Traduire Quintín Lama n'est pas une tâche aisée, tant son œuvre est déroutante. Partiellement alphabétisé, Manuel Quintín Lama manie imparfaitement l'espagnol, la langue hégémonique de l'État-nation colombien : son texte, rugueux, biscornu, déroge très souvent aux normes linguistiques et syntaxiques. Comme beaucoup d'œuvres dites « brutes », *Les Pensées* font violence aux canons de la langue. Or, de cette verve toute personnelle – vernaculaire mais pas créole pour autant – affleure aussi la poésie de son texte : sa violence est créatrice ; elle (ré)invente. Nous avons voulu rester au plus près du registre oral, prêter l'oreille à la transmission mouvante qui lui est propre, parce qu'il nous paraît garder la trace de l'historicité de cette œuvre, telle qu'elle a vécu et circulé dans les communautés autochtones. La cadence et la force narrative font la puissance de ce récit-fléuve, à cheval entre le conte et le mythe ; ce sont elles qui en assurent la trame, la texture et la vie. Mais ce texte va au-delà : *Les Pensées* ont une matrice orale et littéraire à la fois. Il y a là un alliage singulier entre langue érudite et populaire. S'il n'est pas tout à fait maître de ses moyens, Lama cherche sans aucun doute à arracher aux lettrés le monopole de l'écrit et à subvertir une tradition politique, littéraire et académique. Son texte renverse la géopolitique coloniale de la connaissance. Pour rester fidèles à cette intention, et parce que nous sommes convaincus que l'intérêt de cet écrit va au-delà de son aspect documentaire, et même littéraire, nous avons corrigé certaines « erreurs » syntaxiques et grammaticales pour faciliter sa lecture et, surtout, pour le rendre accessible à un public français, pour qui l'oralité reste par trop associée aux formes d'expression populaires. Il s'agit moins de « normaliser » ce texte que d'éviter une lecture trop sociologisante – fût-elle misérabiliste ou populiste. Nous avons gardé tout de même une série d'erreurs de morphologie et de syntaxe pour que le lecteur n'oublie pas l'écart que l'auteur pose vis-à-vis de la norme linguistique. C'est ainsi, peut-être, que le lecteur pourra percevoir la portée de ce texte, tout comme son inquiétante étrangeté.

– Philippe Colin et Cristina Moreno

ción de la memoria », dans Cristóbal Gnecco et Marta Zambrano (dir.), *Memorias hegemónicas, memorias disidentes: el pasado como política de la historia*, Bogota : Instituto Colombiano de Antropología e Historia-Universidad del Cauca, 2000, p. 69-95.